

## Commentaires d'un Communiste<sup>1</sup>

A l'occasion de la grève des mineurs anglais et du renoncement de la *Triple Alliance* ouvrière<sup>2</sup> à l'action commune de solidarité, le rôle des chefs des grandes trade-unions est apparu dans une vive lumière. Le cri de *trahison !* a retenti partout, et ce ne sont pas les seuls communistes qui l'ont poussé. Dans la classe ouvrière britannique, une grande agitation commence et s'étend pour la destitution des leaders félon.

Pourtant, ceux-ci n'ont rien fait en la récente circonstance qu'ils n'aient fait déjà dans les circonstances précédentes. Les [Henderson](#), les Clynes, les J.H. Thomas, les Roberts, n'ont jamais agi qu'en auxiliaires zélés de la bourgeoisie, en protecteurs du régime capitaliste. Chaque fois qu'un grand conflit a mis aux prises le prolétariat et le « profitariat » du Royaume-Uni, les diplomates syndicaux ont exercé leur influence en faveur de la conciliation, c'est-à-dire au détriment de la classe exploitée ! Mais quand les communistes dénonçaient les pratiques de l'état-major trade-unioniste, l'incompréhension des uns et l'hostilité des autres leur valaient, pour toute réponse, l'épithète de « sectaires ». Aujourd'hui les plus modérés sont contraints de se rendre à l'évidence et de donner raison à cette petite élite du prolétariat d'Angleterre et d'Ecosse, groupée hier dans plusieurs petits partis socialistes, actuellement dans le Parti Communiste unifié. C'est ainsi que les minorités clairvoyantes gagnent en prestige sur les masses et acquièrent des titres de moins en moins contestables à la direction du mouvement prolétarien.

Les politiciens périmés de l'Internationale « reconstructrice » ont coutume de tourner en dérision la petite organisation marxiste de Grande-Bretagne. Obsédés de viles préoccupations électorales et incapables de s'élever au-dessus d'un calcul de suffrages, ils se bornent à mettre en regard le chiffre de dix mille communistes et celui des millions de membres du *Labour Party*. Ils ne comprennent pas qu'il suffit que les événements donnent raison aux dix mille pour que cette petite minorité entraîne et guide la grande majorité dans les étapes décisives de la lutte des classes. Ils ne comprennent pas que si les dix mille traduisent réellement les aspirations profondes du prolétariat, le prolétariat suivra tôt ou tard ces interprètes intelligents, conscients, éprouvés — même si ce prolétariat, quelques mois ou quelques années auparavant, a voté pour des charlatans. Pour comprendre et assimiler ces notions élémentaires de lutte de classe, il suffit d'avoir en vue la révolution : c'est précisément ce point de vue qui est étranger aux reconstructeurs. La Russie leur présente une saisissante illustration du rôle d'un parti peu nombreux, sélectionné, entraînant et conduisant des millions d'hommes à travers des difficultés et par-dessus des obstacles de tous ordres. Mais il n'est pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir.

Nous n'avons jamais dit — ni pensé — que le Parti Communiste britannique grandirait en recrutant un à un de nouveaux adeptes. C'est l'évolution des masses vers un état d'esprit de combat, d'action directe, de révolution, qui enflera ses contingents. Et toutes les péripéties de la lutte quotidienne contribuent à précipiter cette évolution. Entre autres, la dernière manifestation de trahison des chefs de la *Triple Alliance*, faisant saillie sur le fond uniforme de leur trahison permanente, éclairera des milliers d'ouvriers et les instruira de leur véritable intérêt en moins de temps que ne l'aurait fait la propagande du Parti Communiste. Nous avons toujours fait entrer dans nos calculs et nos prévisions, concourant à former notre certitude révolutionnaire, les crimes de la bourgeoisie et les trahisons des faux socialistes. Les dirigeants de la *Triple Alliance* anglaise n'ont fait que confirmer nos calculs et vérifier nos prévisions ; ces champions de la 2<sup>e</sup> Internationale et de l'Internationale jaune d'Amsterdam ne pouvaient pas ne pas faire le jeu de la bourgeoisie de leur pays ; et ils ne peuvent pas ne pas apporter de l'eau au moulin de l'Internationale Communiste.

\* \* \*

Le Parti Socialiste Italien est invité, par le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, à participer au prochain Congrès International de Moscou. On sait que le P. S. I. ne s'est pas résigné à être hors de l'Internationale, de la seule Internationale qui compte pour le prolétariat militant. Les décisions du Comité Exécutif étant sujettes à la révision du Congrès, l'assemblée communiste mondiale de juin sera saisie de la contestation du P. S. I. ; celui-ci étant convié à envoyer une nombreuse délégation pour défendre son point de vue. Telle est la « dictature moscovite »...

La résolution prise par l'Exécutif relativement à la participation du P. S. I. au Congrès International comporte quatre propositions : 1<sup>o</sup> celle qui demande une délégation investie de pleins pouvoirs ; 2<sup>o</sup> celle qui suggère une large représentation régionale dans la délégation ; 3<sup>o</sup> celle qui maintient comme condition d'adhésion l'exclusion de la fraction réformiste [Turati](#) ; 4<sup>o</sup> celle qui annonce une critique publique de l'attitude du P. S. I.

Nous approuvons sans réserve la méthode employée par l'Exécutif en cette occurrence. L'Internationale ne peut renoncer à comprendre dans ses rangs la majeure partie des masses qui forment le P. S. I. L'attachement de ces masses à des dirigeants dont les mérites passés sont incontestables les a

1 Texte paru dans le numéro 18 du *Bulletin communiste*, 2<sup>ème</sup> année, 5 mai 1921.

2 Alliance des syndicats britanniques des transport, du rail et des mines. (note de la MIA)

entraînées dans une déviation à la suite de chefs pusillanimes ; mais elles sont communistes, pleinement solidaires de la révolution prolétarienne russe, et résolues à combattre le régime capitaliste en liaison avec les partis constituant l'Internationale communiste. Elles n'ont pas eu clairement conscience des conséquences du vote de la résolution « communiste unitaire » de Livourne, qui les lie aux opportunistes et les sépare de la partie la plus ardente, la plus combattive de l'ancien parti. Il faut en appeler de la majorité mal informée à la majorité mieux informée. Il faut saisir les troupes des thèses de l'Internationale, au besoin par-dessus la tête des chefs, il faut en saisir les groupes locaux, au besoin par-dessus le Comité central. C'est ce que fera l'Exécutif en donnant à la discussion des actes du P. S. I. la plus large publicité. C'est ce que fera le 3<sup>e</sup> Congrès International en plaçant les délégués italiens devant leurs responsabilités précisées et en les acculant aux définitions franches.

Il ne s'agit plus de se proclamer « communiste unitaire », comme l'a fait [Serrati](#), tout en refusant de rompre avec les faux communistes de la *Critica Sociale* et en rompant avec les vrais communistes de l'*Ordine Nuovo* : il faudra choisir résolument et s'orienter. Il ne s'agit plus d'adhérer à la 3<sup>e</sup> Internationale tout en collaborant, comme le fait [Alessandri](#), avec [Renaudel](#) et Grumbach, partisans déclarés de la 2<sup>e</sup> Internationale, au *Populaire* devenu le *Vorwärts* français : il faudra opter pour l'une ou l'autre Internationale. C'est-à-dire rompre avec l'une ou l'autre et *combattre* l'une ou l'autre. « C'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde » et ce n'est pas servir la cause communiste que fraterniser avec les tenants du réformisme, auxiliaires de la bourgeoisie. L'Internationale Communiste ne peut accepter dans ses rangs les amis de ses ennemis.

\* \* \*

[Paul Levi](#) a été exclu du Parti Communiste allemand, en sanction de la publication de sa brochure dirigée contre le Comité directeur du V. K. P. D. Depuis plusieurs mois, l'ancien président du Parti contredisait la politique de la majorité. De la contradiction au dénigrement et du dénigrement à la malveillance, il y a de grandes distances que Levi a rapidement franchies. Si rapidement qu'emporté par son élan, il a dépassé les bornes de la critique tolérable dans un Parti d'action.

L'exclusion de Levi ne peut manquer de passionner les controverses connues sur le « droit des minorités », la « liberté de critique », etc., etc. ; principes excellents en eux-mêmes et dont les opportunistes font des engins de guerre contre la discipline et la cohésion indispensables aux formations de combat du prolétariat. La difficulté de tracer une démarcation entre la critique et l'hostilité ne permet pas d'en dessiner à l'avance la ligne et de qualifier dogmatiquement les appréciations critiques : c'est au Parti lui-même, ou à ses représentants responsables, d'appliquer son sens politique à juger ce qui est utile ou nuisible à son action.

En l'espèce, la critique de Levi a-t-elle pour conséquence de perfectionner l'effort du Parti communiste allemand ou de le desservir ? Le Comité directeur accuse son ancien président d'avoir usé de faux renseignements et de donner des armes à la bourgeoisie contre l'avant-garde prolétarienne. Il fallait évidemment que les griefs fussent graves pour que la sanction soit si sévère. *A priori*, nous nous refusons de croire que le Comité directeur ait pris sa détermination à la légère, ou sous l'empire d'autre préoccupation que l'intérêt du mouvement révolutionnaire. Si erreur il y avait, Paul Levi serait capable de se justifier devant son Parti ou devant l'Internationale Communiste.

La mesure prise contre Levi ne dispense d'ailleurs en rien d'examiner contradictoirement ses critiques. Il en est qui peuvent être fondées, si d'autres sont injustes. Le devoir du Parti Communiste allemand et de tous les partis frères sera de les étudier objectivement : le prochain Congrès International de Moscou n'y manquera certainement pas. La critique n'effraie pas les communistes, au contraire. Mais la critique communiste doit s'exercer à l'intérieur et dans l'intérêt du mouvement communiste. Si Paul Levi n'est pas aveuglé par le parti pris, il doit douter aujourd'hui de l'excellence de sa méthode en recevant les éloges du *Vorwärts* de la *Freiheit* et autres *Populaire*. La sympathie des social-traîtres est pour les communistes dévoyés le commencement du châtiement.

\* \* \*

Un nouveau livre sur le bolchevisme vient s'ajouter à la bibliothèque déjà riche et variée que constituent les ouvrages traitant de la révolution russe : *La Pratique et la Théorie du bolchevisme*, de Bertrand Russell. C'est là sans doute le recueil des articles publiés par le professeur de philosophie, au retour de son voyage en Russie, dans la *Nation* de Londres et dans celle de New-York. Le souvenir très précis qui nous est resté de la lecture des impressions de Russell, nous permet quelques mots d'appréciation, avant même l'étude approfondie de son livre. L'analyse qu'en a donnée [Marcel Martinet](#) dans *l'Humanité*, nous incite à ce commentaire hâtif.

Martinet rapproche les notations de Russell de [celles de Wells](#) et les englobe dans la même critique ; mais, dit-il, « l'extraordinaire imagination, la puissance d'intuition de Wells l'ont peut-être mieux servi que n'a fait pour Russell sa gravité un peu dogmatique ». Voilà qui nous semble une erreur de jugement. Wells ne mérite pas cette indulgence. Un écrivain légitimement auréolé d'une renommée universelle, et que la presse de son pays appelle (un peu arbitrairement, il est vrai) : *the greatest in the world*, se déshonore en

publiant un récit comme celui que Wells rapporta de son voyage dans la République des Soviets. Nous ne nous soucions pas des éloges ou des critiques qu'il contient à l'adresse des bolcheviks ; les éloges nous paraîtraient même plus odieux que les critiques ; il faut mépriser les opinions d'un homme qui a ainsi bâclé son « enquête » (!) sur le plus important des événements de l'histoire contemporaine. Jeter un coup d'œil superficiel sur le grandiose bouleversement russe, traverser en hâte Pétrograd et Moscou, faire comme les marionnettes trois petits tours et s'en aller, puis raconter dans un magazine anglais ce qu'on a vu en « tirant à la ligne », en délayant sans retenue des impressions vides, insulter au labeur des révolutionnaires en leur décernant quelques compliments imbéciles ou l'honorer de quelques reproches non moins stupides, — c'est là un rare exemple de malhonnêteté intellectuelle, qui doit suffire à discréditer « le plus grand écrivain du monde ». Wells a contemplé la révolution sociale comme ces Anglais qui visitent le Musée du Louvre, presque au pas de gymnastique, entraînés avec célérité par un guide de l'Agence Cook, et qui s'arrêtent quelques instants pour « admirer » la superficie des *Noces de Cana* ou l'exiguïté d'un Meissonnier...

Russell ne souille pas d'une telle indignité sa réputation, car son travail est scrupuleux. Il se contente de déprécier son crédit en manifestant une réelle incompréhension tant de la théorie que de la pratique du bolchevisme. Ce ne sont pas ses critiques qui nous gênent mais l'absence de contenu dans sa critique qui nous offusque. Au contact de cette pierre de touche unique qu'est la révolution prolétarienne, Russell révèle un esprit incurablement bourgeois. Sa façon d'observer, d'interpréter, de penser, de conclure, tout concourt à former une mentalité réfractaire au courant qui entraîne les masses vers un véritable progrès, vers une civilisation vraie. Par exemple, Russell raconte s'être promené dans un village des bords de la Volga et avoir interrogé dans la rue des moujiks : « Etes-vous bolchevik ? », leur demandait-il ; aucun ne répondit affirmativement. Singulière méthode d'investigation chez l'auteur de la *Philosophie de Leibniz*. Nous ne savons si cet épisode de l'enquête de Russell se retrouve dans son livre mais nous l'avons lu dans la *Nation*, à côté d'autres de même intérêt et de même valeur...

Le point de vue de Russell illustre à merveille les conceptions des libéraux anglais et celles des anarchistes, étroitement apparentées quoi qu'en disent ceux-ci et ceux-là, découlant de la même philosophie, celle des Encyclopédistes. Les uns et les autres prétendent conformer l'ordre social à la « nature humaine » et pour eux l'individu, « l'homme » est l'origine et la fin de toutes choses ici-bas. *Les choses devraient être ainsi*, dit Russell, comme disent les anarchistes, en faisant abstraction de l'influence déterminante des conditions économiques, c'est-à-dire en faisant litière de toutes les connaissances accumulées par les sciences sociales depuis un siècle. Mais que le milieu, le mode de production, les circonstances historiques *ne permettent pas* aux choses d'être ce qu'on souhaiterait qu'elles fussent, — les libéraux anglais, les anarchistes et, d'une façon générale, tous les adversaires du bolchevisme, n'en tiennent aucun compte. Quand le scrupule intellectuel leur interdit d'esquiver la difficulté, ils conviennent de l'impossibilité où les bolcheviks se trouvaient d'agir autrement et de faire plus ou mieux qu'ils n'ont fait, — et ils s'enferment dans une contradiction. C'est le cas de Russell. Ainsi que l'observe justement Martinet, il est remarquable que Russell « ait pris soin de ruiner par avance son argumentation en constatant, chaque fois qu'il examine un fait précis, non seulement que la révolution ne pouvait se développer autrement, étant données les conditions où elle est née et où elle évolue, mais que les bolcheviks ont même plus fait que n'aurait pu tout autre gouvernement à leur place ». Nos excellents libéraux anglais, dont certains se croient socialistes et ne sont qu'anarchisants, comme par exemple Robert Dell, se trouvent plus libres et plus heureux dans l'empire britannique sous le régime capitaliste qu'ils ne le seraient en Russie soviétiste. Nous n'y contredisons pas, mais ce n'est pas là une raison suffisante pour que le prolétariat des Iles et des Dominions renonce à la révolution. La catégorie sociale à laquelle appartiennent le professeur Bertrand Russell et le journaliste Robert Dell est une catégorie privilégiée, jouissant du luxe de la culture spirituelle et d'une certaine aisance matérielle. Mais les Irlandais assassinés à Cork, les Indous massacrés à Amritsar, les mineurs des Galles, les dockers de la Clyde ou les chômeurs de Londres, ont ou avaient des raisons que la raison de Russell ou de Dell aurait tort de négliger. Les avantages dont profitent Russell et Dell dans la société capitaliste ne leur sont acquis qu'au prix de l'exploitation et de l'oppression de millions d'humains. Et si la libération de cette multitude d'esclaves, si l'élaboration d'un ordre harmonieux dans la société exigent des privilégiés de l'esprit comme des privilégiés de l'argent le renoncement temporaire à quelques libertés, faut-il accorder plus de poids à l'intérêt de cette « élite » ou à l'intérêt collectif ? Pour des communistes, poser la question c'est la résoudre. Les intellectuels bourgeois qui vont sincèrement au peuple, qui veulent dévouer aux déshérités leurs travaux, leurs talents, leurs efforts, doivent être prêts à payer de tous les sacrifices l'avènement de la société nouvelle. Celui-là n'est pas socialiste, qui, comme Bertrand Russell, s'est cru et s'est proclamé socialiste, puis a reculé d'effroi devant la subversion qu'il appelait la veille de ses vœux et a dit : Je n'avais pas voulu cela. Le socialisme ne peut surgir comme par enchantement dans un monde équilibré, stable, où l'asservissement absolu des masses garantirait la sécurité d'une minorité jouisseuse ; la rupture de l'équilibre, le soulèvement des masses, le renversement du pouvoir de la minorité éduquée et expérimentée, par la majorité ignorante, sont les conditions initiales, inéluctables de la destruction du régime capitaliste sans laquelle ne pourra naître la société communiste ; le socialisme se créera sur des décombres dans la désorganisation et le chaos, c'est-à-dire dans la souffrance. Qui n'est pas capable de

regarder la réalité en face, de s'avancer résolument vers l'épreuve, d'accepter la discipline et l'autorité, n'est pas digne de s'appeler communiste.